

d'un sabre, tenait fort gauchement celle de la planchette d'un journal du soir (du *Messenger*), dans lequel il semblait chercher tout aussi malhabilement les nouvelles de la guerre.

— C'est bien, me dis-je : voici mon flanc gauche assuré. Ce brave officier qui, je le vois au mal qu'ils lui donnent, doit cordialement détester les journaux et tous ceux qui les font, — cet excellent militaire ne me laissera certainement pas égorger sous ses yeux par un *reviewer*.

Ayant achevé ce consolant raisonnement, je me tournai vers mon voisin de droite.

Je demeurai pétrifié ! C'était le *reviewer* lui-même.

Comment était-il venu là ? Sans doute il avait pris la place d'un lecteur qui était parti tandis que j'engloutissais avec tant de voracité mes cinq colonnes du *Morning-Chronicle*.

Quoi qu'il en fût, la stupeur profonde qui m'avait saisi fit bientôt place à une violente indignation. Exaspéré, furieux, ne me possédant plus, je pris à deux mains la poignée de la planche de mon *Morning-Chronicle*, et m'étant levé, je me préparais à en assener un effroyable coup sur la tête du maudit *reviewer*. — — —

Un pas léger glissa derrière moi sur le tapis ; j'entendis le frôlement d'une robe de soie : je tressaillis, et me retournai soudain. C'était une

jeune femme blonde, qui venait de passer tout près de moi, marchant vers le fond de la salle. — Et j'avais vu son doux regard se fixer timide et suppliant sur le mien.

Oh ! cette apparition, ce fut comme celle de l'ange qui vint d'en-haut détourner le glaive d'Abraham lorsqu'il allait frapper Isaac. Ma colère se sentit tout-à-coup désarmée. Mon bras, qui s'était levé vengeur et implacable, retombant inoffensif et miséricordieux, replaça pacifiquement le *Morning-Chronicle* sur la table.

CHAPITRE VI.

La guerre s'engage.

La soirée avançait. Dix heures venaient de sonner.

Il ne restait plus dans le cabinet de lecture qu'un petit nombre de personnes. C'étaient, la plupart, ces lecteurs insatiables qui boivent une revue jusqu'au fond, jusqu'aux annonces, jusqu'à la lie ; qui s'acharnent à un journal et le rongent jusqu'à l'os, montrant les dents à quiconque s'approche d'eux. C'étaient aussi ces gastronomes qui s'étant trop chargé le cerveau, ayant trop lu, s'endorment à table, et qu'il faut réveiller quand on éteint le gaz, quand on ferme

la salle, en les avertissant que leur digestion s'achèvera mieux dans leur lit.

La jeune femme blonde qui venait d'entrer était aussi toujours là.

Elle avait une robe de satin noir, un grand cachemire noir, un petit chapeau de velours noir. Tout était noir dans sa toilette, sauf sa large collerette de batiste brodée, dont la blancheur n'était pas moins éblouissante que celle du cou gracieux autour duquel elle retombait.

Mais qui donc avait amené, bon Dieu, cet être ravissant dans un cabinet de lecture? Qui donc avait ainsi fourvoyé cet ange? Oh! ce ne pouvait être qu'un mari anglais. Et c'était bien en effet cela. Sans plus se soucier ni s'occuper d'elle, ce mari s'était confortablement étendu sur une banquette à l'entrée de la salle et lisait les derniers journaux arrivés de Londres dans la soirée.

La pauvre jolie femme semblait attendre bien impatiemment qu'il eût fini. Elle ne s'était même pas assise, et se tenant debout les bras croisés, près du poêle, elle tournait fréquemment la tête du côté de son imperturbable époux, serrant chaque fois imperceptiblement les lèvres et levant en même temps les yeux vers le plafond, tandis que ses gracieuses épaules se haussaient aussi légèrement.

D'ailleurs, pour passer le temps, elle n'avait trouvé rien de mieux à faire que de chauffer alternativement ses petits pieds à la porte du poêle.

Dès que j'eus observé tout cela, je m'aperçus que j'avais grand froid moi-même et qu'il était essentiel que je m'approchasse du poêle, afin de m'y réchauffer aussi.

Je me levai donc soudain. Mais hélas! le *reviewer*, auquel je ne songeais plus, et qui pourtant n'avait pas un instant quitté ma droite, le *reviewer* se leva en même temps que moi et m'interceptant le passage:

— Monsieur, me dit-il d'un ton doucereux, vous vous retirez peut-être. Si vous le trouvez bon, je vous accompagnerai jusqu'à votre porte, et, chemin faisant, j'achèverai de vous exposer le plan de l'ouvrage dont je vous ai parlé déjà.

— Non, monsieur, répondis-je fort sèchement, je ne me retire point. Quant à votre ouvrage, il me semble que vous m'en avez parlé bien suffisamment.

— Pardonnez-moi, monsieur, reprit le *reviewer*, vous allez voir qu'il me reste beaucoup de choses à vous dire. Je me réjouis donc que vous ne partiez pas encore. Nous continuerons ici plus commodément notre entretien.

J'avoue qu'à ce moment je faillis perdre de

nouveau patience. Je fus une seconde fois singulièrement tenté de recourir à la force. Déjà ma main s'étendait pour saisir au collet le *reviewer*; j'allais le terrasser et lui passer sur le corps en m'élançant vers le poêle. —

Mais à ce même moment, en levant les yeux au-dessus de la tête de mon ennemi, je rencontrai de nouveau le doux et souriant regard de la jeune femme blonde.

Tendre et compatissante créature! Cette fois, c'était moi peut-être autant que le *reviewer* qu'elle semblait prendre en pitié. Son regard me disait : — Venez vous réchauffer près de moi, mais épargnez cet homme.

Oh! elle ne savait pas quelle guerre acharnée me faisait le misérable depuis deux longues heures! Elle ne savait pas comme il m'avait odieusement provoqué toute la soirée!

N'importe. Ce n'était point par une victoire qu'elle condamnait qu'il m'était permis de me frayer un chemin jusqu'à elle. Oh! non.

Que faire pourtant?

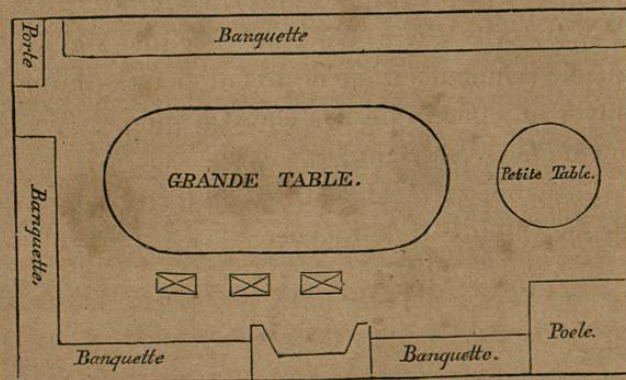
En habile tacticien, au lieu de forcer l'obstacle, je résolus de le tourner.

CHAPITRE VII.

Plan figuratif du théâtre de la guerre.

Pour l'intelligence des savantes opérations stratégiques dont le récit va suivre, on avait eu d'abord le projet de décrire longuement dans ce chapitre les lieux mémorables où elles se passèrent. Mais, après y avoir mûrement réfléchi, on a pensé que le lecteur trouverait plus agréable, qu'au lieu d'une description écrite, on lui donnât un plan figuratif de notre cabinet de lecture.

Voici donc ce plan que l'on a fait graver sur les dessins de l'un de nos plus célèbres ingénieurs-géographes auquel on en avait confié l'exécution.



CHAPITRE VIII.

Le sang va couler.

Bien qu'une issue me fût encore libre vers la porte, je ne pouvais songer à m'enfuir, ce qui d'ailleurs ne m'eût offert qu'une médiocre ressource, puisque le *reviewer* m'avait menacé de m'accompagner jusqu'à mon domicile; puisqu'ainsi ce n'eût été que changer le théâtre de la guerre, et le transporter dans la rue. Et puis, mon ennemi n'eût-il point dû m'y poursuivre, fallait-il lâchement abandonner mon manteau qui se trouvait sur une chaise près du poêle? Livrant au *reviewer* ces dépouilles opimes, fallait-il partir grelottant et glacé?— Fallait-il partir surtout sans avoir bravé quelques dangers pour porter un peu de consolation à notre pauvre jolie femme blonde, que son indigne mari délaissait ainsi dans un cabinet de lecture?

Non, cela ne se pouvait pas.

Il s'agissait donc d'arriver à tout prix près du poêle.

Le chemin le plus court m'était fermé; je pris sans hésiter le plus long, et me mettant immédiatement en route, je fis à marches forcées, presque en courant, le tour de la grande table.

Pendant tout ce trajet, je ne tournai pas la

tête une seule fois; car je ne doutais point que mon adversaire ne me suivît, craignant que je ne cherchasse à m'échapper par la porte. Or, ayant sur lui l'avance de plusieurs pas, je comptais bien, dès que je serais près de la petite table, m'élançer brusquement dans le coin du poêle, m'y fortifier avec des chaises; et si j'étais alors pris d'assaut, si l'ennemi forçait mon retranchement, — me précipiter aux pieds de la jeune femme, lui embrasser les genoux et réclamer son alliance et son intervention.

Les hommes du métier me rendront là-dessus justice; ces dispositions militaires étaient excellentes, et leur exécution ne le fut pas moins; mais la fatale sagacité de mon ennemi vint en déjouer complètement l'effet.

Comme, arrivant tout essoufflé, je doublais la pointe de la grande table; comme je débouchais sur le tapis qui mène au poêle, le *reviewer*, qui n'avait pas jusque là bougé, s'avança à ma rencontre entre les deux tables, et me présentant son manuscrit, me barra de nouveau le passage.

CHAPITRE IX.

Un armistice.

Les choses avaient été poussées à un point tel

qu'un engagement décisif semblait devenu inévitable.

Le *reviewer* m'ayant mis insolemment son manuscrit sur la gorge, j'avais saisi de mon côté le *Constitutionnel*, qui se trouvait au bord de la grande table, et je m'apprêtais à en frapper le provocateur à bout portant.

Le doux regard de la jeune femme blonde, que le mien avait été consulter encore, ne me défendait même plus la vengeance. C'est qu'elle sentait enfin quel châtement méritait cet horrible *reviewer*, qui me séparait d'elle depuis tant et de si longs moments !

Ce regard qui me livrait ma victime, témoignait pourtant encore quelque commisération pour elle. Ce regard était plein d'une vive et tendre anxiété. Ce regard me disait : — Eh bien, oui ! frappez ce malheureux, puisqu'il s'obstine à vous retenir loin de moi ! Mais, mon Dieu, combien je vais souffrir durant ce combat !

Je compris trop bien tout ce qu'il y avait de chrétien et de touchant dans ces craintes, pour ne point essayer encore d'en détruire la cause et l'effet. Avant de commencer les hostilités, je voulus donc faire une nouvelle et dernière tentative pacifique.

De ma main gauche, je tirai mon mouchoir

de ma poche et je l'agitai en l'air, tandis que ma main droite abaissa le *Constitutionnel*.

Le *reviewer* voyant que je demandais à parler, abaissa également son manuscrit.

— Monsieur, lui dis-je alors avec une douceur mêlée de dignité, je ne refuse nullement de me soumettre à vos développements statistiques. Mais le froid m'a saisi tout à l'heure pendant que je vous écoutais. Souffrez donc seulement que j'aie me chauffer quelques moments près du poêle et que je m'enveloppe de mon manteau. Je serai tout à vous ensuite, et je pourrai du moins vous entendre à mon aise et confortablement.

— Monsieur, rien n'est plus juste et plus raisonnable que votre proposition, répondit le *reviewer* presque ému.

Et il sembla même d'abord tellement satisfait de la modération de ma requête qu'il fut sur le point de me livrer passage sans conditions. Mais je ne sais quelle défiance soudaine lui survenant, il exigea que nous arrêtassions ensemble, préalablement, les clauses d'un armistice.

Nous étant donc à l'instant retirés à la petite table, après quelques discussions qui, par leur importance et leur intérêt, ne sauraient être convenablement comparées qu'à celles de la dé-

funte conférence de Londres, nous convînmes des articles suivants, qui furent écrits au crayon sur l'une des pages blanches d'un recueil de poésies nouvelles qui nous tomba sous la main.

ARTICLE I^{er}.

Il y aura une suspension d'armes de dix minutes entre les parties belligérantes.

ARTICLE II.

Pendant ces dix minutes, la partie belligérante qui déclare avoir froid, pourra se revêtir de son manteau et se chauffer au poêle à son loisir, sans être en aucune façon inquiétée par l'autre partie belligérante, qui devra se tenir, avec son manuscrit, éloignée du poêle à une distance de douze pas au moins.

ARTICLE III ET DERNIER.

Les dix minutes écoulées, ou, pour plus de précision, dès que onze heures sonneront à la pendule, la trêve étant expirée, les hostilités seront reprises; c'est-à-dire que la partie belligérante qui combat avec un manuscrit aura le droit d'attaquer et de poursuivre l'autre partie belligérante en quelque lieu qu'il lui plaise de se défendre ou de se réfugier.

Suivent la date et les signatures.

CHAPITRE X.

Dix minutes.

Quelques casuistes profonds en matière de tactique ayant prétendu que, dans mes négociations avec le *reviewer*, j'e m'étais laissé grossièrement duper par ses ruses diplomatiques, et qu'au lieu d'un armistice, c'était tout simplement une honorable capitulation qu'il m'avait fait souscrire, j'ai cru devoir donner dans le chapitre précédent le texte entier de cette pièce importante. Ce ne sera donc nullement ma faute si l'histoire ne l'apprécie pas consciencieusement un jour et n'en sait point fixer le véritable caractère.

Que l'histoire, au surplus, en décide à sa guise. — Je dois d'ailleurs le confesser, il n'est point de conditions si dures et si onéreuses qu'elles eussent été, que je n'eusse infailliblement alors consenties pour obtenir ces dix minutes de liberté qu'il me fut, grâce à mon traité, permis d'aller passer près du poêle.

Mais que l'on ne me demande point compte de ces dix précieuses minutes qui furent si pleines, si longues — et si courtes à la fois, si rapides.

Si vous savez combien, en dix minutes de tête à tête entre une douce jeune femme blonde et

un doux jeune homme sentimental, peut faire de chemin vers un cœur, un regard qui s'enfonce, ardent et acéré, dans un regard humide et compatissant! — Si vous savez combien en dix minutes ont de chances pour se rencontrer et se presser des mains qui s'étendent, qui se croisent sur le marbre étroit et brûlant d'un poêle! — Si vous savez que, non pas en dix minutes, mais en moins d'une seconde, se dégage cette étincelle électrique qui met à la fois le feu à deux âmes et les enflamme ensemble du même souffle! — Si vous le savez, c'est bien. Je n'ai rien à vous dire. — Mais si vous ignorez tout cela, — eh bien alors, ce ne sera pas moi qui vous l'apprendrai.

CHAPITRE XI.

Catastrophe et conclusion.

Il y avait cinq minutes que onze heures étaient sonnées à la pendule du cabinet de lecture.

La jeune femme blonde était partie avec son mari qui, s'arrachant aux délices des journaux, était enfin venu la chercher. — Elle était partie. Nos regards s'étaient dit adieu! — Non pas nos cœurs au moins! — —

On avait réveillé les endormis, et successive-

ment éteint tous les becs de gaz. On allait fermer le cabinet de lecture.

Au milieu de la solitude et de l'obscurité de la salle, moi, j'étais demeuré accoudé sur le marbre du poêle, la tête dans mes mains.

Quelqu'un s'étant approché de moi, me tira légèrement par le collet de mon manteau. Je frémis et levai les yeux. — C'était le *reviewer* qui se tenait debout à mon côté, armé de son manuscrit.

Je compris. — Je n'avais point à me plaindre. Il s'était montré généreux. Il m'avait accordé cinq minutes de plus que la convention. Je n'opposai nulle résistance; — je le suivis plutôt en captif qu'en homme qui cherche à se défendre.

Nous descendîmes ensemble, et dans l'escalier même il avait déjà repris possession de moi, et recommencé *ab ovo* l'exposition de ses doctrines industrielles.

Nous étions sortis de la maison, nous nous trouvions dans la rue et il y pleuvait très-fort; mais cela ne tourmentait guère le *reviewer*. Il ne lâchait point prise pour si peu, et nonobstant l'averse, bien que je marchasse rapidement, il se maintenait à mon pas et me serrait de près avec ses développements.

Moi, j'en avais pris mon parti et je recevais

avec une égale résignation la pluie du ciel et la statistique du *reviewer*. Comme nous arrivions cependant au carrefour Gaillon, tout-à-coup mon homme parut singulièrement s'échauffer sur une question de trottoirs et de repavage qu'il venait d'entamer. Alors, dans la chaleur du discours, et sans doute uniquement pour compléter par un geste énergique l'expression de sa pensée, le *reviewer* me mit brusquement sous le nez sa main, toujours armée de son manuscrit. Saisi de terreur, j'avancai moi-même instinctivement la mienne, de même que si j'eusse voulu parer une botte.

O bien heureuse fatalité! Je frappai d'un coup de tierce si vigoureux le manuscrit statistique, qu'il en tomba dans le ruisseau, qui descendait en ce moment de la rue Neuve-Saint-Augustin, large, mugissant et profond.

Le *reviewer* poussa un cri perçant, et se jeta soudain à la nage, essayant de rattraper les feuilles précieuses que l'impitoyable torrent s'empressait d'entraîner vers l'égoût de la rue d'Hanovre.

Qu'advint-il cependant alors du *reviewer* et de son œuvre? — Oh! vraiment, je ne sais.

J'étais victorieux par hasard, et grâce à ma bonne étoile. Je m'arrachai généreusement au

spectacle de la détresse de mon ennemi vaincu, et de crainte aussi peut-être qu'il ne parvint à rallier les feuillets en fuite de son manuscrit et ne les ramenât désespéré contre moi, je m'élançai dans un cabriolet de place qui passait, et me reconduisit chez moi, sinon sain et sauf, au moins trop heureux de ne rapporter de tous mes longs combats de la soirée qu'une douce et profonde blessure — au cœur.

A FONTANEY.

